

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral

Georges AUBERT

RÉDACTEUR EN CHEF

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR

LETTRES ET CORRESPONDANCE

ABONNEMENTS

ANNONCES ET RÉCLAMES

Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.
On reçoit les abonnements de Trois et Six mois
VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

Chez M. SABLÉ, 3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}
LYON

LE PANTALON D'ALICE

Je dis « le pantalon », parce qu'il pourrait y avoir des Anglaises. Mais, à vous parler net, c'était une culotte, une vraie culotte.

Elle fut arborée en plein tribunal, et ceux à qui il a été permis de l'admirer, affirment que cette culotte partageait avec Graluchet l'honneur d'être grande comme le monde. Le double-six lui-même s'en trouva quelque peu humilié, car jamais, au noble jeu de dominos, on ne vit oncques si formidable culotte.

Il est juste de dire que les salles austères du Palais-du-Justice ont des effets de perspective très perfides; j'elles grossissent tous les objets comme un microscope.

Aussi, le premier mouvement de la belle Alice, confrontée avec son vêtement intime fut-il de s'écrier que l'ampleur était extravagante et que la couturière avait fait la chose trop à l'avantage.

Très maligne, cette couturière! Elle eut en ce jour solennel, une façon de souligner ses effets qui révéla un vrai tempérament d'artiste!

On raconte de plusieurs auteurs dramatiques qu'ils ont bâti tout une pièce en cinq actes pour une seule scène, et de certains chroniqueurs qu'ils barbouillent deux colonnes de journal pour un seul mot, — le mot de la fin. Eh bien, je suis persuadé que cette couturière ingénieuse avait construit tout son procès sur la base inébranlable de cette solide culotte. Elle s'était dit: « Je n'aurai qu'à montrer la culotte d'Alice, les juges vont faire craquer les leurs à force de rire et j'aurai gain de cause ».

Jamais, depuis le temps où Phryné désarmait ses juges par une plaidoierie muette, mais éloquente, que nous trouverions peut-être aujourd'hui un peu trop décollétée, on n'avait déshabillé aussi complètement une jolie personne devant la justice de son pays. Car, veuillez aller au fond des choses, je vous prie: la culotte, sous une apparence décente, équivalait à une révélation; elle est pleine de réticences curieuses et de sous-entendus qui font rêver.

La situation de la belle Alice rendait encore l'incident plus piquant, si c'est possible.

Supposez que l'un de nous, vous ou moi, lecteur (je ne dis pas lectrice, notez bien), soit appelé, pour une raison ou pour une autre, à comparaître devant l'aéropage de la sixième ou de la septième chambre... L'exhibition de mon pantalon ou du vôtre, en pareil cas, serait absolument sans intérêt au point de vue de la gaieté de l'audience. La vue de ce morceau d'étoffe à deux branches n'éveillerait aucune idée folote dans le cerveau tranquille du greffier et les juges ne feraient pas, en s'esclaffant de rire, sauter convulsivement leurs toques au plafond.

Mais avec une des célébrités du monde galant et artistique, avec la belle Alice, oh! c'était autre chose. Ce que cette culotte, qui comptait je ne sais combien de décimètres de tour, était mangée des yeux par l'assistance, c'est impossible à dire... Cette culotte, sans en avoir l'air, racontait toute l'existence d'une demi-mondaine éminente qui avait eu des alternatives de triomphes éclatants et de chutes vertigineuses.

La belle Alice, femme immense (encore plus au moral qu'au physique), avait touché aux deux pôles du monde: le monde des millionnaires et des huissiers.

Elle était en ce moment en relations suivies avec cette dernière classe d'officiers ministériels, et je dois ajouter que les relations n'étaient pas complètement cordiales. Alice avait été saisie... Alice « battait la dèche », car disaient ses bonnes petites collègues du tour du parc, non pas qu'elle eût baissé dans l'estime des financiers, mais elle avait un cœur et un escalier dérobé d'un accès trop facile pour ceux qu'elle appelait sentimentalement les artistes.

Or, on le sait, les théâtres où on prodigue les billets de faveur éloignent souvent le public sérieux.

Après avoir eu la douleur de voir tous ses meubles et effets mobiliers récolés sur des feuilles de papier timbré, la pauvre Alice, ignorante des susceptibilités du code, avait été victime d'un autre accident. Elle avait, pour son usage personnel; détourné des effets saisis, — et notamment la fameuse culotte. — délit prévu par la loi. C'est pour ce détournement de pantalon placé sous séquestre

que la couturière, armée d'une facture de treize mille neuf cents francs quinze centimes, avait fait traîner sa débitrice devant les juges.

Alice avait choisi dans le tas des jeunes avocats qu'elle connaissait à la ville, un blondin très élégant, le petit Merlin-Pêcheur, qui avait gracieusement répondu à sa demande: « De très grand cœur, ma chère, et dussé-je plaider vingt fois pour vous, je ne m'acquitterai jamais assez... »

Il avait commencé drôlement sa plaidoirie, le petit Merlin-Pêcheur. Il avait dit: « Je n'ai pas à vous dire, messieurs, ce qu'est M^{lle} Alice comme célébrité artistique... Tout le monde la connaît. » Ce début avait excité l'hilarité: bien que la belle Alice se piquât d'avoir passé par le Conservatoire, on trouva l'exorde un peu vif.

Puis, l'avocat avait entamé une discussion juridique sur ce point: « Avait-on le droit de saisir légalement le pantalon de M^{lle} Alice? » Il avait conclu énergiquement à la négative en s'appuyant sur l'art. 592 du Code de procédure.

— Oui, messieurs, s'était-il écrié, il y a des choses qui sont inviolables et que la loi a défendu de saisir... Je vois d'abord, dans cette catégorie, ce que l'art. 592 appelle le « coucher des saisis », puis les outils des artisans, puis les machines et les instruments de la profession, puis encore l'équipement des militaires « suivant l'ordonnance et le grade ». Que vous dirai-je de plus, messieurs? Ne voyez-vous pas la corrélation étroite qui existe entre les objets qui ont été nominativement désignés par le sage législateur et le vêtement intime et, j'ose le dire, vraiment professionnel qui forme le fond de ce débat? Pour asséoir votre jugement sur cette question, vous ne jugerez pas seulement d'après la lettre, vous regarderez aussi à l'esprit de la loi.

L'auditoire jubilait. Les juges se tordaient sur leurs sièges pour ne pas éclater de rire. La magistrature assise avait comme des envies de se rouler par terre.

Il y avait pourtant un juge qui gardait son sérieux. Depuis le commencement de l'affaire, cet homme intègre et grave était hermétiquement enfermé dans ses cotelettes... Plongé dans l'étude des dossiers, il ne s'était pas laissé un instant éblouir ni distraire par l'éloquence de M^e Merlin-Pêcheur.

Ce magistrat austère et sérieux était le jeune Gaston La Reynette, nommé récemment, par décret, juge suppléant.

Et pourquoi ne riait-il pas, le jeune Gaston La Reynette, lui si gai et si folâtre d'ordinaire?... Pourquoi ne riait-il pas, je vais vous le dire!...

Il ne riait pas, parce qu'en voyant arborer comme pièce à conviction le fameux pantalon garni de valenciennes, dans l'enceinte du prétoire, il avait tressailli, en se disant, à part lui: « Sapristi, voilà mon pantalon du 27 décembre dernier. » Et Alice, de son côté, en voyant lever le nez de ce juge jusque-là fiché en terre, avait poussé son avocat du coude, en lui soufflant ces mots: « Tiens, mais il me semble que c'est le nez de ce bon La Reynette qui va nous juger. »

Sur cette double réflexion, Alice et la Reynette, chacun de son côté et à distance, sans s'être nullement concertés, avaient reconstitué, en imagination, l'histoire de la nuit du 27 décembre... Histoire biendrôle... jugez-en!

... A cette époque-là — le 27 décembre — la belle Alice était encore avec le prince russe Petipopof, qui l'entretenait sur un très grand pied. Il avait beaucoup de roubles, le prince Petipopof, mais il était fort jaloux et n'entendait nullement jouer le rôle de « prince sérieux » au bénéfice des muguets qui papillonnaient autour de sa maîtresse. Il avait dit à la belle Alice:

— Je suis général — général russe en disponibilité, c'est vrai — mais si je trouve céans un petit jeune homme dont la présence ne me paraît pas trop limpide, je lui passe mon grand sabre honoraire à travers du corps.

Alice se l'était tenu pour dit, — c'est-à-dire qu'elle ne recevait plus chez elle, après minuit, que lorsqu'elle avait conduit elle-même son prince à la gare, pour quelque partie de chasse organisée à distance respectueuse. Ces jours-là le prince en portait... et d'un joli bois encore! Quand il allait cou-

rir le cerf, la ramure du gibier n'était rien en comparaison de celle du chasseur...

Ce fut par une de ces belles battues d'hiver que le jeune Gaston La Reynette, alors simple avocat, fut sur le point de toucher au comble du bonheur. Alice lui avait promis le premier congé du prince: en femme d'honneur, elle tint parole.

Le 27 décembre au soir, elle lui fit remettre avec la clef de son appartement — pour éviter le bavardage des domestiques — un billet qui l'assignait à minuit pour des choses non moins agréables que confidentielles.

Il fut exact au rendez-vous. Il trouva la belle Alice en galant déshabillé, et qui lui dit en lui sautant au cou:

— Quel bonheur! Le vieux est parti ce soir, par le train de huit heures quarante... Je suis libre jusqu'à après-demain midi... Nous pouvons dormir sur les deux oreilles.

Le fringant La Reynette n'était pas venu pour dormir ni sur une oreille ni sur deux; aussi bien n'était-ce qu'une façon de parler, à laquelle Alice n'attachait elle-même aucune importance... Elle le prouva d'ailleurs fort bien; car il était plus d'une heure du matin lorsque, dans la chambre à coucher, très éclairée, on entendait encore les petits éclats de rire d'Alice qui, entre deux baisers, tutoyait gentiment La Reynette et lui donnait de délicieuses petites tapes... Ce bon La Reynette était affolé, positivement affolé!

Tout à coup, un coup de timbre retentit de l'antichambre.

C'était le prince Petipopof qui rentrait!

Il avait manqué le train express, s'était fait conduire à son Cercle, où il avait dîné et passé la soirée, puis il revenait chez lui ou chez elle — c'était la même chose — sans érier gare.

Alice n'eut que le temps d'éteindre la lampe, souffler les bougies et courir au pignoir au-devant du prince, en disant rapidement à La Reynette: « Prends tes cliques et tes claques et file dans le cabinet de toilette. » La Reynette se leva précipitamment; mais, au milieu de l'obscurité profonde, il bousculait tous les meubles sans parvenir à mettre la main sur ses vêtements... Il fallait se hâter: on entendait déjà la voix martiale du prince... La Reynette saisit sur une chaise qui ressemblait à un morceau d'étoffe et s'enfuit avec, les jambes toutes meurtries de bleus.

Le cabinet de toilette ne lui parut pas sûr; il était d'ailleurs beaucoup trop rapproché de la chambre où ce maudit prince allait dans un instant... Quelle horrible pensée... En tâtonnant La Reynette heurta le bouton d'une porte, l'ouvrit et pénétra dans une chambre sans meubles et sans tapis, une espèce de réduit glacial habité çà et là par des malles et des caisses de voyage.

N'oubliez pas qu'on était fin décembre. Au dehors un froid de loup; il gelait à pierres fendre. Jugez de ce que devait être la température dans le retrait où La Reynette grelottait!... Alors, naturellement, il songea à mettre son pantalon.

Il tourna et retourna dans tous les sens le morceau d'étoffe qu'il tenait à la main: il chiffonna des dentelles par en bas, il trouva des échanures et une coulisse par en haut: cela était bien un pantalon sans être positivement un pantalon... Mais le froid pinçait si fort... Ma foi, tant pis... La Reynette insinua ses deux jambes dans les deux manches... cela ressemblait à de larges manches pagodes. Et il resta ainsi, dans cet accoutrement, jusqu'à huit heures du matin, en claquant des dents comme un joueur de castagnettes.

Lorsque la soubrette vint lui apporter ses vêtements tout brossés, il était livide... livide... et ridicule. Le fond du pantalon brodé de la belle Alice lui tombait piteusement sur les mollets.

— Tiens, un zouave! fit la soubrette.

Heureusement le prince, qui était très myope, ne s'était pas aperçu qu'il y avait deux pantalons, deux gilets et deux vestons dans la chambre à coucher, sans quoi... ce bon M. La Reynette ne rendrait pas aujourd'hui la justice au nom du peuple français.

Et pendant qu'on jugeait l'affaire de la couturière contre Alice, le pauvre juge se remémorait toute cette folle histoire, en pensant: « Que dirait le président, que diraient mes collègues, que diraient les justiciables, s'ils savaient que moi, magistrat, coiffé de la toque, portant la robe, j'ai enfilé cette culotte de valenciennes par trois degrés de froid à côté de la chambre à coucher de la défenderesse? Ce serait bien le cas de répéter l'adage: *Cedat culotta togæ!* »

Et voilà pourquoi le bon La Reynette

avait le nez obstinément plongé dans l'étude des pages blanches étalées sur son pupitre.

La corsetière a été déboutée.

Le tribunal a jugé que le vêtement, objet du litige, ne pouvait être saisi, attendu qu'il devait être rangé dans la catégorie des « outils des artisans, nécessaires à leurs occupations personnelles » (S 6 de l'article 593 du Code de procédure civile). C'est au docte et galant La Reynette que nous devons cette jurisprudence qui sera sans doute confirmée par la cour de cassation.

Quelque temps après ce procès. La Reynette recevait le billet suivant:

« Mon cher Gaston,

« J'ai de nouveau quitté l'ère des huissiers, pour rentrer dans l'ère du prince. Il m'est revenu — le prince — après s'être couvert de gloire à Plewna. Il a payé ma couturière, ma modiste, mon loueur de chevaux. Il a tout payé... Il a mis le comble à ses gentillesses en partant hier pour le Bourbonnais et je me suis assurée par moi-même que cette fois il n'avait pas raté le train.

« Si tu veux venir demain à minuit souper chez Alice, nous dirons des bêtises, et, au dessert, je t'autorise à te déguiser en *zouzou*.

« Je t'adore dans ce costume-là.

« Toute à toi pour vingt-quatre heures,

« ALICE. »

Le bon Gaston La Reynette s'est-il rendu à cette invitation? Il serait peut-être indiscret de le demander... Par respect pour la magistrature de mon pays, j'aime mieux ne pas le savoir.

Jean des Avettes.

LES FEMMES D'ARTISTES

MADAME HEURTEBISE

Celle-là, certes, n'était pas faite pour épouser un artiste, surtout ce terrible garçon, passionné, tumultueux, exubérant, qui s'en allait dans la vie le nez en l'air, la moustache hérissée, portant avec crânerie comme un défi à toutes les conventions sottes, à tous les préjugés bourgeois son nom bizarre et fringant de Heurtebise.

Comment, par quel miracle cette petite femme, élevée dans une boutique de bijoutier, derrière des rangées de chaînes de montres, de bagues enfilées trouva-t-elle moyen de séduire ce poète?

Imaginez les grâces d'une dame de comptoir, des traits indécis, des yeux froids toujours souriants, une physiologie complaisante et placide, pas de vraie élégance, mais un certain amour du luisant, du clinquant, qu'elle avait pris sans doute à la devanture de son père et qui lui faisait rechercher les nœuds de satin assorti, les ceintures, les boucles; avec cela des cheveux tirés par le coiffeur, bien lissés de cosmétique au-dessus d'un petit front têt, étroit, où l'absence de rides marquait moins la jeunesse qu'une nullité complète d'idées. Ainsi faite, Heurtebise l'aima, la demanda, et, comme il avait quelque fortune, n'eut pas de peine à l'obtenir.

Elle, ce qui lui plaisait dans ce mariage, c'était l'idée d'épouser un auteur, un homme connu qui lui donnerait des billets de spectacle autant qu'elle voudrait.

Quant à lui, je crois qu'en définitive cette fausse élégance de boutique, ces façons prétentieuses, bouche pincée, petit doigt en l'air, l'avaient ébloui comme le dernier mot de la distinction parisienne, car il était né paysan, et, malgré son esprit, il le resta toujours.

Tant de bonheur paisible, de cette vie de famille dont il était privé depuis si longtemps, Heurtebise passa deux ans loin de ses amis, s'enfouissant à la campagne, dans des coins de banlieue, toujours à la portée de ce grand Paris qui le troublait et dont il recherchait l'atmosphère affaiblie comme ces malades auxquels on ordonne l'air de la mer, mais qui, trop délicats pour le supporter, viennent le respirer à quelques lieues de distance. De loin en loin son nom apparaissait dans un journal, dans une revue, en bas d'un article; mais déjà ce n'était plus cette verdure de style, ces emportements d'éloquence, qu'on lui avait connus.

Nous pensions: « Il est trop heureux... son bonheur le gâte. »

Puis un jour il revint parmi nous, et nous vîmes bien qu'il n'était pas heureux. Sa mine pâlie, ses traits resserrés, contractés par un perpétuel agacement, la violence de ses manières rapetissées en colère nerveuse, son beau rire sonore déjà fêlé en faisant un tout autre homme. Trop fier pour convenir qu'il s'était trompé, il ne se plaignait pas, mais les anciens amis auxquels il rouvrit sa maison purent vite se convaincre qu'il avait fait le plus sot des mariages et que sa vie était désormais hors de voie. Par contre, M^{me} Heurtebise nous apparut, après deux ans de ménage, telle que nous l'avions vue dans la sacristie le jour des noces. Son même sourire minaudier et calme, son même air de boutiquière endimanchée; seulement l'aplomb lui était venu. Elle parlait maintenant.

Dans les discussions artistiques où Heurtebise se lançait passionnément, avec des jugements absolus, le mépris brutal ou l'enthousiasme aveugle, la voix mielleuse et fausse de sa femme venait tout à coup l'interrompre, l'obligeant à écouter quelque raisonnement oiseux, quelque réflexion sottée toujours en dehors du sujet. Lui, gêné, embarrassé, nous regardait d'un œil qui demandait grâce, essayait de reprendre la conversation interrompue. Puis devant la contradiction intime et persistante, la sottise de cette petite cervelle d'oisillon, gonflée et vide comme un échadé, il se taisait, résigné à la laisser aller jusqu'au bout. Mais ce mutisme exaspérait madame, lui paraissait plus injurieux, plus dédaigneux que tout. Sa voix aigre-douce devenait criarde, montait, piquait, bourdonnait avec un harcellement de mouche, jusqu'à ce que le mari, furieux, éclatât à son tour, brutal et terrible.

De ces querelles incessantes qui se terminaient par des larmes, elle sortait épuisée, plus fraîche, comme une pelouse après l'arrosage; lui, chaque fois brisé, fiévreux, incapable de tout travail. Peu à peu sa violence même se lassa. Un soir que j'avais assisté à une de ces scènes pénibles, comme M^{me} Heurtebise sortait de table, triomphante, je vis sur la figure de son mari, restée baissée pendant la querelle et qu'il relevait enfin, l'expression d'un mépris, d'une colère que les paroles ne pouvaient plus traduire. Rouge, les yeux pleins de larmes, la bouche tordue d'un sourire ironique et navrant, pendant que la petite femme s'en allait en refermant la porte d'un coup sec, il lui fit, comme un gamin dans le dos de son maître, une grimace atroce de rage et de douleur. Au bout d'un moment, j'entendis murmurer une voix étranglée par l'émotion: « Ah! si ce n'était pas l'enfant, comme je filerais! »

Car ils avaient un enfant, un pauvre petit superbe et malpropre, qui se traînait dans tous les coins, jouait avec les chiens plus grands que lui, avec la terre et les araignées du jardin. La mère ne le regardait que pour constater qu'il était « dégoutant » et regretter de ne l'avoir pas mis en nourrice. Elle avait en effet gardé ses traditions de petite bourgeoise de comptoir; et leur intérieure en désordre, où elle promenait dès le matin des robes parées et des coiffures étonnantes, rappelait les arrière-boutiques si chères à son cœur, les pièces noires de crasse et de manque d'air où l'on passe vite dans les entrées de la vie de commerce pour manger à la hâte un repas mal fait sur une table sans nappe, l'oreille au guet tout le temps vers la sonnette de la porte. Dans ce monde-là il n'y a que la rue qui compte, la rue où passent les acheteurs, les flâneurs, et ce débordement de peuple en vacances qui, le dimanche, remplit le trottoir et la chaussée. Aussi, comme elle s'ennuyait, la malheureuse, à la campagne, comme elle regrettait son Paris!

Heurtebise, au contraire, avait besoin des champs pour la santé de son esprit, Paris l'étourdissait comme un provincial en visite. La femme ne comprenait pas cela et se plaignait beaucoup de son exil. Pour se distraire, elle invitait d'anciennes amies. Alors si le mari n'était pas là, on s'amusait à feuilleter ses papiers, les notes, les travaux en train.

« Voyez donc, ma chère, comme c'est drôle... Il s'enferme pour écrire ça, il marche, il parle tout seul... Moi d'abord, je ne comprends rien à tout ce qu'il fait. »

Et c'étaient des regrets sans fin, des retours sur le passé.

« Ah! si j'avais su... Quand je pense que je pouvais épouser Aubertot et Fajon, les marchands de blanc... »

Elle citait toujours les deux associés en même temps, comme si elle avait dû épouser l'enseigne. En présence du mari, on ne se gênait pas davantage. Elle le dérangeait, empêchait tout travail, installait dans la pièce même où il écrivait la causerie naïve de femmes oisives qui parlaient haut, pleines de dédain pour ce métier de littérateur qui rapporte peu, et dont les heures les plus laborieuses ressemblent toujours à une capricieuse oisiveté.

De temps en temps, Heurtobise essayait d'échapper à cette existence qu'il sentait devenir chaque jour plus sinistre. Il accourait à Paris, prenait une petite chambre à l'hôtel, voulait se figurer qu'il était garçon; mais tout à coup il pensait à son fils, et avec une envie folle de l'embrasser, retournait le soir même à la campagne. Dans ces cas-là, pour éviter la scène du retour, il emmenait un ami avec lui et le gardait là-bas le plus qu'il pouvait. Dès qu'il n'était plus seul en face de sa femme, sa belle intelligence se réveillait et ses projets de travail interrompus peu à peu l'un après l'autre lui revenaient au cœur. Mais quel déchément quand on parlait! Il aurait voulu retenir ses visiteurs, s'accrochait à eux de toute la force de son ennui. Avec quelle tristesse il nous accompagnait à la station du petit omnibus de banlieue qui nous ramenait vers Paris! et comme nous partis, il s'en retournait lentement sur la route poudreuse, le dos rond, les bras inertes, écoutant les roucs qui s'éloignaient.

C'est que le tête-à-tête était devenu insupportable. Pour l'éviter, il prit le parti d'avoir la maison toujours pleine. Son bon cœur aidant, sa lassitude, son insouciance, il s'entourait de tous les meurt-de-faim de la littérature. Un tas de valets de lettres, paresseux, toqués, visionnaires, s'installèrent chez lui, plus que lui; et comme la femme était très soite, incapable de juger, elle les trouvait charmants, supérieurs à son mari parce qu'ils criaient plus fort. La vie se passait en discussions oiseuses. C'était un fracas de mots vides, de poudre aux moineaux, et le pauvre Heurtobise, immobile et muet au milieu de tout ce tapage, se contentait de sourire en haussant les épaules. Quelquefois pourtant, quand, à la fin d'un repas interminable, tous ses convives, les coudes sur la nappes, commençaient autour du flacon d'eau-de-vie une de ces longues flâneries de paroles asphyxiantes comme le brouillard des pipes, un immense dégoût le prenait, et, n'ayant pas la force de renvoyer tous ces malheureux, il s'en allait lui-même et restait huit jours sans revenir.

« Ma maison est pleine d'imbéciles, me disait-il un jour. Je n'ose plus rentrer. » Avec ce train de vie, il n'écrivait plus. Son nom devenait rare, et sa fortune, gaspillée à ce perpétuel besoin de monde au bois, s'en allait aux mains tendues autour de lui. Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus, lorsqu'un matin je reçus un mot de sa chère petite écriture, autrefois si ferme, maintenant hésitante et tremblante :

« Nous sommes à Paris. Viens me voir. Je m'ennuie. »
Je le trouvai avec sa femme, son enfant, ses chiens, dans un lugubre petit appartement de Batignolles. Le désordre, qui n'avait plus l'espace pour s'étaler, semblait encore plus affreux qu'à la campagne. Pendant que l'enfant et les chiens se roulaient dans des chambres grandes comme des cases d'échiquier, Heurtobise, malade, était couché, le visage au mur, dans un état de prostration complète. La femme, toujours en tenue, toujours placide, le regardait à peine : « — Je ne sais pas ce qu'il a », me dit-elle avec un geste d'insouciance.

Lui, en me voyant, retrouva un moment de gaieté, une minute de son bon rire, mais aussitôt étouffé. Comme on avait gardé à Paris les habitudes de la banlieue, à l'heure du déjeuner, dans ce ménage bouleversé par la gêne, la maladie, il arriva un parasite, petit homme chauve, râpé, roide, grincheux, qu'on appelait dans la maison : l'homme qui a la Proudhon. »

C'est ainsi qu'Heurtobise, qui n'avait sans doute jamais su son nom, le présentait à tout le monde. Quand on lui demandait : Qui est ça? il répondait avec conviction : « Oh! un gargon très fort, qui a beaucoup de Proudhon. » Il n'y paraissait guère, du reste, car cet esprit profond ne se manifestait jamais qu'à table pour se plaindre d'un rôti mal cuit ou d'une sauce manquée. Ce matin-là, l'homme qui avait la Proudhon déclara le déjeuner détestable, ce qui ne l'empêcha pas d'en dévorer la moitié à lui tout seul.

Qu'il me sembla long et lugubre ce repas au chevet du malade! La femme bavardait comme toujours, avec une tape par-ci par-là à l'enfant, un os au chien, un sourire au philosophe. Pas une fois Heurtobise ne se tourna vers nous, et pourtant il ne dormait pas. Je ne sais pas même s'il pensait... Cher et vaillant garçon! Dans ces luttes mesquines et continuelles, le ressort de sa nature vigoureuse s'était brisé et il commençait déjà à mourir. Cette agonie silencieuse, qui était plutôt un renoncement de vivre, dura quelques mois; puis Mme Heurtobise se trouva veuve. Alors, comme les larmes n'avaient pas obscurci ses yeux clairs, qu'elle avait toujours le même soin de ses cheveux lissés, et qu'Albert et Fajon, ses deux fils, et qu'Albert et Fajon, ses deux fils, et qu'Albert et Fajon, ses deux fils, elle épousa Aubertot, peut-être Fajon, peut-être même tous les

deux. En tous cas, elle put reprendre la vie pour laquelle elle était faite, le bavardage facile et l'éternel sourire des dames de comptoir.

Alphonse DAUDET.

CONTES GALANTS

LE TROMPETTE

La « petite maison », tout endormie dans son vert manteau de lierre piqué de roses de Bengale, touchait d'un côté au quartier de cavalerie qu'occupaient alors les dragons du prince de Conti.

Les fenêtres, grandes ouvertes, pleines d'ombre, aspiraient l'air doux du soir. Une des chambres tout à coup s'éclaira.

Quelqu'un était entré : une fille qui tous les soirs, sur les huit heures, comme ce jour-là, venait avant nuit close donner un dernier coup d'œil à la chambre de madame, faisait le lit, en un mot écrivait la préface des jolis romans qui s'y contenaient après minuit.

La fille était jeune, jolie, et, de plus, soubrette d'une étoile qui dansait le soir même le ballet des « Indes galantes » à l'Académie du roi. Ces qualités étaient sans doute appréciées au régiment de Conti, car un grand diable de trompette, qui, certes, du pied du mur guettait le bon moment, sauta dans la chambre.

— Ha! que tu m'as fait peur, grande bête!... C'est toi, la Girolette?

— Comme vous voyez, Rose de mon cœur; embrasse-moi.

— Jamais de la vie!

Alors il y eut autour du lit une poursuite mêlée d'éclats de rire et de petits cris où Rose eut bientôt le dessous. D'ailleurs le galant trompette, qui raisonnait plus en homme sérieux qu'en gamin, estimait qu'en amour les femmes sont faites pour avoir plus généralement le dessous.

— Non, non, je t'en prie; vrai, c'est bête! je ne veux pas.

— Si.

— Non, madame va rentrer. Non. Quand je te dis que je ne veux pas! Ah! oui, je te connais! Rien qu'un moment, Rosette, un petit moment! Et puis tu es des heures.

— Tu t'en plains, mauvais?

— Je ne dis pas ça. Non, tu vois bien que mon ouvrage ne se fait pas.

— Qu'est-ce que c'est que ton ouvrage? le lit de madame à déborder? Attends, je vais t'aider.

Et ce fut une danse folle des oreillers, du couvre-pieds de satin qui prit le parti de se glisser tout effarouché dans la ruelle, tandis que les fines dentelles des draps froissaient leur mille points sous la main trop ardente du joli dragon. Ce désordre avait tout l'aspect d'une ville prise d'assaut, et ce fut cette fois encore la pauvre Rose qui paya les frais de la guerre.

— Oh! là — disait le vainqueur — nous nous rendons à discrétion. Or donc, Rose, Rosine ou Rosette, baissez le pont-levis, que nos troupes entrent bannière au vent dans la place. Allez, allez, ne baissez même que le pont, je me charge de la guerre.

Et, maître de la ville, le dragon parlait déjà d'y tenir quelques instants garnison pour en assurer la conquête, quand un bruit de pas vint le forcer à battre en retraite. Il sortit d'ailleurs de la place tête haute, avec tous les honneurs de la guerre.

— Vite, vite, la Girolette! lui souffla la soubrette, cache-toi, c'est madame.

— Où diable?

— Eh! sous le lit, parbleu, mets-toi à plat ventre s'il le faut, mais sauve-moi. Si l'on te voit, je suis perdue.

— C'est fait. Ah! Rose, quelle heure est-il?

— Chut! tais-toi.

Et le trompette, très mal à l'aise sous le lit où il commençait à avoir chaud, grommelait :

— Au diable les surprises!

Et comme il entendit le timbre discret d'une pendule où veillait un petit amour laisser tomber une note d'argent dans le silence de la chambre, il pensa :

— Neuf heures et demie. Encore une demi-heure avant de sonner l'extinction des feux. Pourquoi que je puisse me sauver d'ici! Gare la consigne, la Girolette!

Et la porte s'ouvrit. Dans un murmure de satin, sous le froignon des trains de soie glissant comme un souffle sous l'épais tapis, le dragon vit passer tout près de lui deux... mon Dieu! que notre langue est pauvre, et faut-il en être réduit au même mot pour nommer des pieds de vachère et pour dire ce que voyait la Girolette.

Non, eh! là! c'était grand comme ça, vous dis-je; des bijoux dans leurs écrins de satin, deux oiseaux se becquetant sous les larges jupes à paniers, impatientes, les ingrats! de cette cage soyeuse; deux amours, les deux premiers vers d'un poème dont l'heureux dragon épelaît la première page : la cheville; puis, autour du mollet, dans la spirale fleurie des broderies montant, montant toujours, toute l'ardeur du second chant. Puis encore plus haut, de marbre sous le bas jaloux, les rondeurs souples, rimes d'or, du genou; et puis, et puis, plus rien, de l'ombre, quelque chose qui finit ou qui commence, un crépuscule ou une aurore, l'épanouissement lyrique de cet hymne à la beauté dans le mystère d'un inconnu tiède et rose.

Elle n'était pas seule.

Tout près de ce divin poème, la Girolette aperçut l'ombre de deux pieds. C'en était bien cette fois — deux pieds ni grands pourtant — ni petits, chaussés de fins escarpins à boucles d'argent et de bas violets, mais des pieds enfin — des pieds en prose!

— C'était le jour de monseigneur.

— Vrai Dieu! vous avez dansé ce soir d'une façon galante, ma mie.

— Vous trouvez!

— Sans doute, et pour moi j'avoue que tout le charme de la musique de ce M. Rameau est surtout dans vos jambes, ces jolies jambes, ma mignonne...

— Ah! ah! monseigneur, je vous en prie...

Et la danseuse cingla du bout des doigts une main qui, trop habituée aux bénédictions, s'égarait dans les dentelles et les fanfreluches de la robe, croyant sans doute, tant notre humanité

est sujette à l'erreur, chercher le bénetier dans l'ombre de la chapelle.

Enfin, après une lutte de quelques instants, défense calculée d'une beauté qui veut se faire entendre — désespoirs qui laissent tout espérer et refus qui disent oui — ce furent des baisers pressés et pressants avec un : « Dieu, que vous êtes enfant, l'abbé! » qui parut le piquer au vif, car le dragon n'entendit plus rien qu'un gémissement sourd du lit au-dessus de lui.

— Cristi qu'il fait chaud là-dessous! pensait-il. Quelle heure peut-il être? Si j'allais manquer ma sonnerie! Enfin il va partir peut-être et le quartier est à côté heureusement. Mais sacrebleu! qu'il fait donc chaud!

Au-dessus de lui, ce n'était plus que le bruit vague d'une lutte qui s'apaisait, et le petit amour de la pendule dont le cœur faisait tic tac, tic tac derrière le cristal du cadran, riait comme un fou, un doigt sur les lèvres.

— Ah! Dieu! murmura l'abbé, je crois que j'entre en paradis.

— L'abbé, calmez-vous, l'abbé!

— Non, non, je crois que je ne m'en irais pas, quand sonnerait la trompette du jugement dernier?

Ta ra ta ta ta!

Et sous le lit la fanfare éclata comme une fusée.

Ta ra ta ta ta!

Dix heures, c'était l'extinction des feux que sonnait la Girolette, esclave de la consigne.

Et dame, l'abbé n'entra pas en paradis ce soir-là!

F. MORAUX.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Maria Dantzer, la petite blonde au lorgnon qui servit quelque temps au café Egyptien, d'où elle fut enlevée par un groupe d'adorateurs, soupait mélancoliquement dimanche dernier chez Matossi.

Marie ne mangeait que du bout des lèvres.

A quoi attribuer ce manque d'appétit? A la chaleur excessive?

Nous croyons plutôt à l'amour. N'est-ce pas, belle blonde?

×

Une histoire assez drôle et véridique, je vous l'affirme.

Samedi soir, un gentleman assez bien, de passage dans notre ville, faisait la rencontre d'une demi-mondaine, Hébé actuellement dans une petite brasserie du quai Saint-Antoine. De se rencontrer à se connaître il n'y a qu'un pas. Notre galant provincial l'eut vite franchi.

Cela se passait à neuf heures du soir, à dix heures nos deux tourtereaux soupaient ensemble, et onze heures n'avaient pas encore sonné à la Charité que, bras dessus bras dessous, ils entraient au domicile de madame.

En chemin, cette Hébé pratique, paraît-il, et qui excrète autant qu'on peut les excréter les petites bêtes appelées lapins, engage les pourparlers habituels.

On tombe d'accord à deux louis. O providence! elle ne comptait que sur un demi.

Tout est donc pour le mieux.

Trois minutes ont suffi pour graver le troisième étage, le bonheur leur donne des ailes à tous deux.

Mais... dans toutes les histoires il y a un mais... ô surprise! notre voyageur qui s'attend à voir une petite boulotte comme le font espérer les deux prémisses qu'il a relâchées en soupant, se trouve en présence d'une copie de Sarah Bernhardt. Furieux, il prétexte une indisposition pour s'esquiver et réclame ses deux louis.

Vous pensez ce qu'il advint. Laure, bon, voilà que je dis son prénom, ne veut rien savoir.

Le gentleman crie, tempête, menace; menaces inutiles, la demi-mondaine ne cède pas.

Le malheureux, alors, se retire confus, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

×

La manie est aux caniches, boules et toutous de toutes espèces. Jamais on n'avait vu dans le demi-monde une fureur de chiens pareille.

Après Jeanne Confort, Marguerite de Mont-lord, Claudia Rachel, Lucie la Folle, etc., etc., voilà Cécile Chatelain qui vient de faire l'acquisition d'une magnifique chienne de chasse. On dit qu'elle l'a payée un prix fabuleux.

×

En voici une bien bonne :

Un officier ministériel a épousé, il y a une dizaine d'années, une jeune veuve ayant une fillette de dix ans. Mari modèle, il aime cette enfant comme sa propre fille.

La fillette était ravissante, mais diable comme tout et suivant le proverbe : « Qui aime bien, châtie bien », on dut quelquefois avoir recours aux grands moyens et, dans les cas pendables, papa beau-père était chargé de l'exécution des arrêts et fessait la petite enragée.

L'âge est venu, et il paraît qu'il y a pris goût — et la jeune fille aussi — car, la semaine passée, Mme X... a surpris son mari foudroyant en règle, pour je ne sais quelle peccadille, sa fille maintenant bonne à marier. L'exécution avait lieu en bonne et due forme.

Grand émoi dans la maison, car la vieille Euphrasie, de qui je tiens ces détails, affirme que la chose arrivait souvent, et que la patiente n'avait pas l'air de s'en plaindre. Tous les goûts sont dans la nature.

Mais le plus beau c'est le pournement. Maman divorce et, dit-on, sa fille pourrait bien prendre sa place dans l'étude de M^e X...

C'est le bruit qui court. Avouez qu'on va bien en Picardie!

×

Une nouvelle intéressante :

On nous dit que cet hiver, à Nice, il y aura des régates féminines dans le genre de celles qui ont eu lieu en Italie. Le prix de la course sera un objet d'art offert par la Société des régates.

×

La haute société d'un pays voisin est sous le coup d'une vive émotion, par suite de l'exil soudain d'un jeune officier des gardes, officier d'une grande beauté et d'un grand avenir.

Cet officier, qui se trouvait constamment de service chez sa souveraine, fut pris d'un amour violent pour elle et, ne pouvant contenir ses sentiments, osa les déclarer en se jetant aux genoux de Sa Majesté.

Il fut promptement banni de la présence de la reine et devait être puni sévèrement; mais, grâce à l'intervention de hauts personnages, il a été seulement transféré dans un régiment de cavalerie et envoyé dans une île.

L'officier en question appartient à une des familles les plus puissantes et les plus aristocratiques du pays.

×

Lucienne Genève, une petite brune au nez retroussé, a eu une grosse brouille cette semaine; Lucienne paraissait très vexée de ces derniers soirs, peut-être de voir son cher et tendre convaler vers d'autres amours.

×

Toujours joyeuse Marie la Costumière. Il faut entendre son rire perlé s'échapper de ses trentedeux quenottes blanches à la moindre petite histoire. On ritait de ses restes, tellement elle y va de bon cœur. Ecoutez-la, c'est communicatif, vous verrez.

×

Zema est de retour. Cette italienne au cœur de feu dont le zélateur est si gentil, a fait, paraît-il, de nombreuses conquêtes pendant sa saison d'eaux. Très joli le manteau couleur soleil dont elle a fait l'acquisition et qu'elle porte actuellement avec beaucoup de chic.

×

Annette Bassin a de jolies dents, vous le savez tous depuis longtemps; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'en femme coquette elle veut un peu, un tout petit peu les montrer.

Et voilà où est le tort. Cela donne un vilain jeu à sa physionomie si gracieuse naturellement; ce qui est grand dommage.

×

Scapin, le soiriste dramatique du *Voltaire*, relate dans sa dernière chronique, une petite tentative de décentralisation inaugurée dans la journée au théâtre de la Gaité.

Les artistes étaient convoqués pour entendre la lecture de la *Cigale et la Fourmi*, la nouvelle opérette de Chivot et Duru, musique d'Audran.

La convocation était pour midi et demie. Or, la lecture ne devait avoir lieu qu'à une heure.

Que faire de trente minutes, lorsqu'on n'a point d'occasion de « casser du sucre » sur le dos des camarades absents.

Le plus spirituel de la bande eut une idée générale : Allons nous peser!

On alla se peser.

Il y a justement dans le foyer de la Gaité, une bascule automatique comme celles que l'on voit maintenant dans les gares de chemins de fer.

Chacun, armé d'une pièce de deux sous, passa à son tour sur le meuble tire-lire.

Et voici quels résultats on obtint :

Mmes Jeanne Granier	72 kilos.
Thuilleier Leloir	65 —
Lully	60 —
Léonie Guyon	69 —
Carmen refuse de monter sur la bascule.	
MM. Mauguère (absent; mais il y passera comme les autres à son retour).	
Alexandre	75 —
Raiter	60 —
Scipion	67 —
Chalmin	92 —
Gobereau	92 —

Deux auteurs :

MM. Chivot	71 —
Audran (moins que Scipion!)	60 —

L'administration :

MM. Debruyère	98 —
Dellilia	83 —
Baudu	77 —
Fock, chef d'orchestre	62 —

Scapin nous signale à ce sujet un petit truc ingénieux à l'adresse des camarades auxquels on veut être désagréable.

Le truc consiste, tout en ayant l'air de regarder attentivement le cadran, à appuyer fortement un pied canaille sur le pied de la bascule qui supporte le patient et augmenter ainsi son poids.

C'est ainsi, nous dit Scapin, que, lorsque Granier s'est placée, elle a pu voir l'aiguille aller de cent kilos à cent vingt, cent trente, et faire le tour du cadran : le maximum!

Elle en était devenue toute pâle et s'est trouvée prise d'un saignement de nez subit : il a fallu la rassurer par une seconde épreuve, rationnelle cette fois.

×

Un sport comme un autre... puisque l'on parie! A New-York, le cheval *Blondin* devait traverser au-dessus de l'abîme du Niagara sur une tendue; mais voici venir les empêcheurs de marcher en long — *il est* la Société protectrice des animaux des Etats-Unis, laquelle s'oppose à ce spectacle émouvant.

Donc, Henry Bergh a envoyé hier à Lewis Cook, directeur du Cirque, lui annonçant que toute tentative de cette sorte serait une violation de la loi, et que M. Cook serait judiciairement poursuivi.

×

Il y a longtemps, très longtemps, que nous n'avions pas vu mignonne Berthe l'Ecuyère.

Ce plaisir nous a été donné vendredi dernier aux Concerts Bellecour.

La belle enfant paraissait très entourée.

×

Il y a pénurie d'équipage parmi nos impures. La baronne de Saint-Ouen, dont les deux meklembourgeois faisaient l'admiration de tout Lyon, va à pied maintenant comme une modeste bourgeoise, et Louise Fleur-de-Béguin, qui parcourrait nos rues dans un landau traîné par deux belles percheronnes, se contente déjà d'un cheval.

Ce maudit commerce ne va pas mieux chez nos belles petites qu'ailleurs.

×

Théâtre des Célestins.

Les dernières représentations du *Fiacre 117* touchent à leur fin; peut-être seront-elles terminées au moment où paraîtront ces lignes.

On annonce pour la semaine prochaine les débuts sur notre scène de comédie d'un jeune artiste de la troupe des Variétés de Paris, qui est Lyonnais et dont on dit grand bien, si nous en croyons la note, M. Huguenet, qui jouera le *Bonheur conjugal*, rôle qu'a créé Noblet, si connu à Lyon.

La direction promet ensuite *Gerfaut*, le *Nabab*, de Daudet, avec Dupuis, le *Conseil judiciaire*.

Enfin, pour le 15 octobre, débiteront de nouveaux artistes.

×

Il n'est bruit en ce moment, dans la haute aristocratie, que d'un duel entre le marquis de la F... T... et le comte G... de V..., dont l'héroïne est toujours cette belle qui soulève sur son passage des murmures d'admiration; les femmes, même les demi-mondaines, ne peuvent s'empêcher de la trouver trop belle.

Nous l'avons vue il y a deux jours au parc de la Tête-d'Or, en compagnie d'un officier de cavalerie et d'une autre jeune femme pouvant avoir vingt-cinq ans, qui faisait un tour de lac à cheval dans une superbe amazone de velours bleu marine, chapeau d'amazone à voile blanc. Revue le même soir, dans un superbe landeau découvert aux armoiries d'un comte avec les lettres R. De M. de V.; elle avait une robe crème avec larges rayures ophélia, chapeau riz blanc garni de lilas et recouvert d'un tulle blanc; elle était en compagnie d'un jeune homme de dix-neuf à vingt ans.

Hier soir, un de mes amis m'a informé qu'elle devait habiter une partie de l'été à Décine, où elle a une propriété.

J'ai omis de vous dire que c'était la petite fille du marquis d'Al. et grand chef du palais du roi d'Espagne. Son oncle, le duc de Ses... était l'ami et le confident dudit roi. Ce qui n'empêche pas notre belle de se lancer dans le monde joyeux.

×

Femmes et Bocks.

Thérèse, de la Gaule, est, dit-on, une fort belle brune.

Allons, tant mieux!

×

— Qu'est devenue Marie Chinchinette?

— Marie, de l'Egyptien, a des yeux andalous fort langoureux; le contraste ne s'explique pas, andalous et langoureux ne vont pas ensemble.

— Maria l'Espagnole, de l'Alsace-Lorraine, a peur de son Espagnol, le bandit qui l'enleva à sa famille.

×

Nous recevons la lettre suivante, que nous insérerons *in-extenso* :

« La petite Jeanne, de la rue de Créqui, rêve de coindre sa taille souple du tablier et de la sa-coche.

« Y pensez-vous, belle petite, vous êtes trop mignonne pour le service des brasseries, et un nabab vous dénicherait beaucoup mieux dans les lieux de rendez-vous de nos charmantes momentanées que dans ces tabagies.

Ce n'est pas bien, Mademoiselle, Mais vous nous reviendrez, ingrate!

Histoire authentique.

Il y a quelques jours, un gentleman haut coté sur notre place allait passer la soirée du dimanche chez un de ses amis. Il emmenait avec lui son fils, et sa fille Gabrielle, une gracieuse enfant de 19 ans.

L'ami avait un fils, le jeune C. B., grand garçon d'une vingtaine d'années à qui dame Nature avait oublié de donner l'intelligence.

On dina bien, on but beaucoup, bref, la soirée se passa agréablement, et quand vint le moment de se quitter D... était devenu amoureux fou de la jeune fille. « J'irai vous voir, dit-il », en lui serrant tendrement la main.

Il vint même plusieurs fois et fut toujours bien reçu. La charmante enfant folle et riieuse comme on l'est à cet âge se moquait de notre amoureux, lui ne voyait rien.

Un jour qu'il savait la trouver seule, il acheta un bouquet qu'il payait 15 francs! 15 francs!... lui, si avare... c'était énorme. Il se présente, remet son bouquet, et après quelques phrases banales se met en devoir de faire une déclaration; la jeune fille lui dit de se taire; il n'écoute pas l'observation et continue.

« Mais taisez-vous donc, reprit-elle, vous êtes bête, mais bête! et tenez, voilà ce que je fais de votre bouquet »; en disant ces mots, elle lançait les magnifiques roses par la fenêtre.

— C. B. de rouge qu'il était devint cramoisi, puis bleu et enfin violet.

Peu à peu il revint de son saisissement, sortit sans dire une parole et doit courir encore. Pensez donc! un bouquet de 15 francs!

Quant au susdit bouquet, nous l'avons recueilli, et l'on pourra le voir très prochainement exposé dans notre salle des dépêches.

On rit encore aujourd'hui sur les bords de la Neva de la plaisante aventure que voici :

Une artiste du théâtre Alexandre avait perdu, en quittant sa loge, une broche de grande valeur. Après s'être quelque peu lamentée, elle allait se résigner, lorsqu'elle reçut un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle, je soussigné, ai l'honneur de vous communiquer que je suis où se trouve votre broche et que je désire vous la remettre. Je ne réclame pas de récompense pécuniaire, car je considère comme une bassesse d'accepter de l'argent d'une personne que j'aime. En considération de mon amour infini, je ne vous demande pour la broche... qu'un baiser! Demain soir à huit heures, je vous attendrai au restaurant Palkine où je vous remettrai, contre le paiement réclamé, votre broche.

« Un de vos adorateurs. »

La jeune femme fut embarrassée et elle ne sut tout d'abord à quelle résolution s'arrêter. Elle eut soudainement l'idée ingénieuse de recourir à l'aide de sa camériste et lui proposa de jouer pendant quelques instants son rôle. La camériste mit une des belles toilettes de sa maîtresse, se couvrit le visage pour ne laisser voir que la bouche et partit pour le rendez-vous. A l'endroit indiqué, elle aperçut un monsieur qui vint aussitôt vers elle. — « D'accord ? » demanda-t-il. — D'accord! fut-il répondu. A ce mot, le jeune homme donna un baiser cordial sur les lèvres de la camériste;

« Voici, dit-il, ce qui est convenu, en lui remettant un objet soigneusement enveloppé; mais, ajouta-t-il, cet objet est faux comme le baiser, vous êtes la camériste et non la jeune femme que j'aime. »

Et ce disant, il disparut. L'objet, soigneusement enveloppé, était un médaillon en doublé.

Le Temps, dans un de ses derniers numéros, racontent comment se fondent ordinairement les tripiots à Paris.

Comme dans notre ville, ils naissent à peu près de la même manière, cette étude mérite d'être reproduite :

« Le tripiot clandestin est fondé ordinairement par une vieille courtisane qui, ayant conservé un noyau d'amis désœuvrés, les adjure de venir la revoir. Mais n'allez pas croire qu'elle leur dise : « Venez, on joue chez moi. » Ce serait trop naïf, et personne ne se rendrait à une telle invitation. Aller dans un tripiot! Le Parisien est bien trop malin pour cela. Non, les choses se font plus gentiment. La vieille amie délaissée donne à penser qu'on pourra trouver chez elle aimable et jeune compagnie. Une tasse de thé, en devisant du vieux temps, qui était bien meilleur que le présent. On reparlera du passé joyeux.

« Le célibataire qui n'a rien à faire de sa soirée mord à cet hameçon. Il trouve chez la dame quelques autres compagnons de gai caractère. On « cartonne » à des jeux tranquilles, sans grande effusion d'argent. Un petit souper improvisé, le jambonneau de la vingtième année, termine la fête. On y revient. Bientôt apparaissent quelques nobles étrangers aux bagues miroitantes, au teint basané, gentilshommes exotiques de la plus grande distinction. Il y en a dont le chef est caché de rouge, comme des Turcs authentiques, et qui parlent français comme des Parisiens de Montmartre. Mais les étrangers apprennent si vite toutes les délicatesses de notre langue qu'on n'en est pas surpris. Aux parties anodines succèdent les parties plus sérieuses. Les jeunes gens, amenés ou retenus par la compagnie féminine, deviennent plus nombreux, si nombreux qu'un beau soir la dame de

céans, prenant un air ingénu, tient un discours dans ce genre (celui-ci est authentique) :

« Mes enfants, nous commençons à être trop. Vous savez bien que ce sont des soirées de famille que je donne, je ne peux pas recevoir tout le monde. Dorénavant je ne veux plus que vous seuls, que je connais, ou vos intimes. Je ne veux pas que ma maison devienne un lieu de plaisir, encore moins de tripiot. Par conséquent, messieurs et mesdames, la porte sera fermée à qui ne connaît pas un de nous particulièrement. Il faudra montrer patte blanche. Et pour qu'il n'y ait pas d'erreur, voici le Sésanne ouvre-toi! » que nous adopterons. On donnera trois coups, deux rapides, le troisième espacé, à la manière des francs-maçons : ding, ding, ding. Le domestique ira ouvrir et vous direz :

« Je viens me faire arracher une dent. »

« Est-ce compris ? »

« Parfait, répètent en chœur les bons gogos, tandis que les Turcs coiffés de rouge opinent du bonnet avec chaleur.

« Voilà le tripiot constitué : sonnerie et mot de passe. »

Ailleurs, le Temps explique les mille manières d'être une descente dans un tripiot signalé. Et il cite la plus ordinaire :

« Un agent, mis avec élégance, et il y en a qui portent merveilleusement la toilette, se rend pendant la journée dans la maison où est installé le tripiot. S'il y a un appartement à louer dans la maison, c'est une bonne fortune. Il demande aussitôt à la concierge de le visiter. A Paris, surtout dans les maisons qui ne sont pas anciennes, tous les appartements présentent les mêmes divisions. Le pseudo-locataire visite l'appartement qu'on lui montre dans tous ses détails. Il n'oublie pas surtout les cabinets, les coins et recoins (si commodes pour mettre les débris, dit-il), puis l'escalier de service, et, comme il veut tout voir, il descend par ce même escalier jusqu'en bas. Ceci fait, il déclare à la concierge qu'il reviendra avec sa femme pour arrêter définitivement l'appartement.

« L'agent fait part de ses investigations à l'officier de paix de la brigade. Celui-ci demande au préfet, par l'intermédiaire du chef de la police municipale, un mandat de perquisition, que le préfet délivre en vertu de l'article 10 du Code d'instruction criminelle. Il n'y a plus qu'à marcher. La petite troupe, composée de dix agents, quinze parfois, se donne rendez-vous sur un point du tripiot. L'officier de paix a été requis par le commissaire de police du quartier, qui seul peut exécuter le mandat, au nom de la loi, et tout le monde, sans paraître se connaître, sans parler, arrive à la porte de la maison. Le concierge tire le cordon; alors c'est une entrée en masse. Le concierge est refoulé dans sa loge et les deux escaliers sont gravés en même temps : quatre hommes à l'escalier de service, le surplus au grand escalier. On sonne suivant le mode voulu. Le domestique arrive. Stupéfaction : dix hommes à la fois qui demandent : « Est-ce ici le dentiste ? » Le commissaire repousse le valet et va droit à la salle de jeu : Au nom de la loi que personne ne bouge! Les agents sautent sur le tapis, saisissent les enjeux et les cartes et les interrogatoires commencent. Tout ceci ne va pas sans quelques évanouissements de ces dames; des potées d'eau fraîche sur la tête des plus malades suffisent ordinairement à leur faire reprendre leurs sens. »

NOUVELLES A LA MAIN

Dans une avant-scène. — Théodore, voyez-vous la petite B..., elle qui n'osait ni bouger ni lever les yeux en scène; son regard semble maintenant défier le public et elle a une désinvolture... — C'est vrai. — Qui donc lui met le diable au corps? — Le grand Alfred, je crois.

Les staciens forment une classe de savants plus préoccupés de leurs travaux que de leurs devoirs conjugaux. Celui dont il s'agit est plongé dans la statistique des mariages convaincus de... l'étré.

A l'aide d'une masse de papiers qu'il a sur sa table, il établit un pointage qui prend des proportions fantastiques; c'est effrayant ce qu'il y a de... en France.

Tout à coup, il trouve dans ses papiers une lettre qui ne lui laisse plus aucun doute sur l'infidélité de sa femme. Furieux, il se lève pour aller faire à celle-ci la scène obligatoire, mais, avant de sortir, en bon, stacien, il prend sa feuille de pointage et s'ajoute à la liste.

Vois-tu, ma chère, Engène est un ange. Il me laisse faire tout ce qui me plaît, je puis sortir quand je veux, et n'ai point à craindre de sa part une maudite jalousie.

C'est un fruit quoi! Je l'aime à le dévorer!

— Quand ça t'arrivera, tu prendras garde aux arrières!

Sur la plage à Etretat.

Une jeune femme, dans un costume de bain des plus fantaisistes, sort de sa cabine et se dirige vers la mer. Elle défile devant une double rangée de chaises garnies de curieux. Comme l'un d'eux la regarde et semble vouloir la détailler des pieds à la tête :

— Vous regardez mon costume, avouez qu'il est du dernier galant!

Celui-ci avec un sourire incrédule :

— Du dernier?... Vous renoncez donc aux affaires?

Un monsieur qui s'habille au décroches-moi ça, marchande chez un vieux juif un habit de saison. Il l'examine sur toutes les coutures, puis le sent.

— Pouah! fait-il en reculant, cet habit n'exhale pas précisément le Lubin.

— Vaites bas attention, dit plaintivement le juif, c'èdre bas l'habit qui sent maufais, c'èdre moi.

En cours d'assises :

Un vaurien de la pire espèce a tiré un coup de fusil sur un de ses camarades pour un motif des plus futiles. Heureusement il l'a manqué.

Celui-ci, se trouvant en cas de légitime défense, a fait usage de sa canne.

Après un exorde éloquent, l'avocat fait le récit de la scène :

— Une discussion s'engage... (D'une voix déclinée) Mon client tire un petit coup de fusil... (D'une de Stentor.) L'adversaire riposte par un énorme coup de bâton...!

Nigri.

Petites Nouvelles Artistiques

M^{lle} Tholer, la charmante artiste de la Comédie-Française, est sérieusement malade d'une fluxion de poitrine, compliquée d'accidents du foie.

Une consultation de médecins a eu lieu à la suite de laquelle les médecins ont reconnu l'impossibilité, pour cette artiste, de réparaître avant plusieurs semaines sur la scène du Théâtre-Français.

M. Jules Claretie a fait appeler M. Richepin, et après l'avoir mis au courant de la situation, lui a proposé de remplacer M^{lle} Tholer par M^{me} Jeanne Samary, dans la pièce de *Monsieur Scapin*.

M. Richepin a accepté la proposition qui lui était faite, et en vue de cette nouvelle interprète, a remporté son manuscrit et va remanier le rôle.

Ce remaniement ne retardera en rien la mise à l'étude de l'œuvre et sa prompte apparition devant le public.

Le Figaro annonce « de source absolument certaine », que M. Lockroy a accordé à MM. Détrouy et Sylvestre l'autorisation de tirer un opéra de *Ruy Blas*.

La musique serait écrite par M. Benjamin Godard.

Le musée Grévin vient d'inaugurer la *Mort de Marat*. C'est la reconstitution exacte de la scène de l'assassinat, avec la baignoire authentique.

On sait que la sanglante relique était depuis quelques années la propriété du curé doyen de Sarreau (Morbihan) qui en tirait parti au profit de ses œuvres paroissiales.

Cette pièce historique n'est pas le seul attrait du tableau : tous les accessoires datent de la Révolution. La belle figure de Charlotte Corday a été composée avec le plus grand soin d'après les meilleurs documents du temps.

Marat, Simone Everard, ainsi que les autres personnages n'ont pas été moins bien traités; le sentiment dramatique de chaque physionomie est si poignant qu'on croirait à la réalité.

Voilà une œuvre vraiment intéressante et qui fait grand honneur à la galerie du boulevard Montmartre.

Le *Bavard* de Marseille nous donne des nouvelles de M. Simon et de sa troupe :

Le « Fiacre 117 ».

M. E. Simon « roule » de succès en succès; il vient de parcourir l'Ouest et tout le midi de la France avec la déopilante comédie de MM. Najac et Albert Milhaud, et partout auteurs et artistes ont été acclamés. Ce fait n'étonnera pas nos lecteurs quand nous leur aurons dit que la troupe qui voyage avec M. Simon compte comme *prima donna* la séduisante Marie Kolb, dont il serait superflu de vanter les grandes qualités artistiques.

MM. Sully, Worms, Veret, M^{lle} Jeanne Dargean, etc. complètent un ensemble trouvé partout excellent.

La troupe Simon se trouvait hier à Montpellier. Elle joue ce soir à Nîmes; demain à Alais; lundi à Aix, et mardi à Toulon.

Nous irons voir lundi le *Fiacre 117* à Aix.

SARAH BERNHARDT

Encore Sarah Bernhardt. Il y a eu pendant la première quinzaine d'août, à Buenos-Ayres, une véritable fièvre de duels.

Voici les faits : « Un journal italien, la *Patria italiana*, avait attaqué la conduite des Français à la bataille de Dijon en 1870 et avait parlé peu courtoisement de Sarah.

« M. L'Huissier, directeur de l'*Indépendant*, journal français, a répondu à cet article, ce qui a amené une rencontre au sabre entre lui et M. Cerrutti.

« Après deux ou trois blessures sans gravité données réciproquement, l'honneur a été déclaré satisfait.

« Le lendemain, M. Cittadini, directeur de la *Patria italiana*, ayant trouvé injurieux un article de M. Paul Ribeaumont, rédacteur au journal français le *Courrier de la Plata*, une deuxième rencontre a eu lieu dans laquelle le premier a été blessé avec moins de gravité qu'on ne l'avait heureusement cru tout d'abord.

« Au fond, les Italiens ne veulent pas admettre qu'il y ait en France des comédiennes qui aient autant de talent que les leurs et que notamment Sarah Bernhardt soit une de celles-là.

« Sarah n'en a pas moins continué à Buenos-Ayres ses triomphes avec les chefs-d'œuvre de l'art français. Elle a joué successivement *Fédora*, *Frou-Frou*, *La Dame aux Camélias*, *Adrienne Lecouvreur* et *Hernani*.

« Elle est ensuite partie pour Rosario de Santa-Fé où elle devait donner quatre représentations. A son retour à Buenos-Ayres, elle se proposait de jouer le *Maitre de Forges* et *Theodora*.

« Son départ de cette ville pour Montevideo était fixé au 28 août.

« Un groupe de Français s'était proposé d'offrir un banquet à la grande artiste. Sarah a décliné l'invitation qui lui avait été faite au nom de la colonie : « J'ai bien assez de mal à planter ici le « jrapeau de l'art français, dit-elle dans la lettre « qu'elle a adressée à cette occasion au président du « comité, sans charger mes frères épaules de toutes « les haines cosmopolites de ce pays. »

« A la suite de ce refus, une commission de la colonie française s'est rendue à l'hôtel du Globe, où est descendu notre vaillante compatriote, et lui a fait don d'un titre de propriété de deux lieux de *campo*.

« Sarah a accepté ce don en se réservant d'en couvrir le prix si les souscriptions destinées à l'achat n'y suffisaient pas. »

La démission de Coquelin.

Détails intéressants à propos de la fameuse démission de M. Coquelin.

Voici ce que raconte Frimousse du *Voltaire* :

On a pu remarquer que, depuis quelque temps, les journaux s'occupent beaucoup moins de M. Boulangier.

Je sais pourquoi : c'est parce qu'ils s'occupent beaucoup de M. Coquelin. Il n'y a pas place à la fois dans la curiosité publique pour deux personnages de cette importance.

Donc, M. Coquelin est en grande vedette. On s'intéresse beaucoup à la démission que l'illustre comédien a cru devoir donner. Récemment, quel'un a raconté qu'il n'avait pas renouvelé cette fâcheuse démission et que, par conséquent, il resterait à la Comédie-Française. Malheureusement, ce bruit flatteur ne s'est pas réalisé.

Après plusieurs « partira »! partira pas »! il a bien fallu déclarer que M. Coquelin partirait. C'est maintenant un fait acquis à l'histoire : il partira!

Bien, mais comment partira-t-il?

C'est ce qu'on n'a pas dit; c'est ce que je suis en mesure de dire, et j'espère que mes lecteurs me sauront gré de compléter les renseignements imparfaits de mes confrères.

D'abord, je puis affirmer que M. Coquelin partira après sa dernière représentation.

Puis, voici comment les choses se passeront : M. Coquelin ira dans sa loge et prendra les objets qui lui appartiennent en propre.

Il dira adieu à son habilleur.

Il descendra l'escalier qui conduit au niveau du foyer.

Il dira adieu à ceux de ses camarades qu'il rentrera sur son passage.

Il descendra l'escalier qui conduit à la rue.

Il dira adieu au concierge.

Il sortira par la porte qui donne sur la place du Théâtre-Français.

Il tournera à droite.

Il enfilera l'avenue de l'Opéra.

Il tournera encore à droite.

Il prendra la rue Sainte-Anne, la rue de Grammont, la rue Laflitte.

La, il tournera à gauche et se trouvera rue Lafayette, devant son domicile.

Il sonnera.

Il entrera, non sans refermer la porte.

Il montera l'escalier qui conduit à son appartement.

Il sonnera encore.

Il rentrera chez lui.

Il prendra alors un air dégagé et pénétrera dans son salon, en disant :

— Enfin! j'ai donc lâché cette boîte!

Puis, seul dans sa chambre et en tête-à-tête avec lui-même, il murmurerà :

— C'est égal, j'ai peut-être fait une bêtise!

SAINT-ÉTIENNE

EDEN-CONCERT

Au moment où paraîtra notre chronique, M^{lle} Gabrielle Saint-Ange et le grand ballet Alessandri seront sur le point de nous dire adieu, nous ne pouvons que regretter ce départ. Décidément on passe d'agréables soirées à l'Eden, nous n'en voulons pour preuve que l'affluence très grande de monde qui se presse chaque soir dans ce vaste établissement; disons deux mots sur chacun des artistes composant la troupe :

M^{lle} Nikka est une comique excentrique très bonne, possédant en scène et à la ville un chic tout particulier, ajoutons que cette artiste ne chante qu'en maillots ou robes courtes, aussi son succès est colossal, nous lui en faisons nos éloges; sa charmante camarade, M^{lle} Schmitt, une autre comique, a également beaucoup de succès, grâce à son talent, à son charme, à son adresse, à ses toilettes et à son amabilité, compliment à cette artiste. M^{lle} Myrris, danse très bien, chante juste, a de jolies toilettes et est très aimée. M^{lle} Gréty, genre sérieux, a également droit à nos félicitations. M^{lle} Péroux, lève le rideau!

Accueilli avec une vive satisfaction le sympathique couple Legray, ces artistes nous reviennent avec un répertoire nouveau d'opérettes, très bien interprétées, nous ne pouvons que nous féliciter du retour de M. et M^{me} Legray et les assurer de toute notre sympathie. Le comique bécarré par excellence, M. Flory-Famechon, fait toujours florès, il nous est revenu avec des créations nouvelles qui font le plus grand honneur à son talent, bravo! Flory.

Un tout jeune comique, M. Fleury, est très en vogue auprès du public stéphanois, cet artiste possède un talent qui ne peut que grandir avec l'âge, joue dans l'opérette et s'en tire chaque fois à son avantage; bravo, également, pour M. Delmas, un baryton doué d'une voix sympathique, très aimé du public, très applaudi aussi dans les opérettes.

L'orchestre fait merveille maintenant, conduit par un talent comme celui de M. Reichenstein, c'est tout dire; nos éloges à M. Pénier, sous-chef d'orchestre et premier violon.

M. Lombard, le sympathique administrateur, toujours indisposé, n'a pu encore reprendre son poste, nous faisons des vœux pour sa prompte guérison. Compliments à M. Dorfini, un régisseur d'un amabilité charmante, doublé d'un excellent camarade.

Le 19 courant, débats de M. et M^{me} Alfred et leur troupe, excentricités, danses et musique. Débats, le 25 courant, de M^{lle} Fortuné, chanteuse comique.

Procès-verbal a été dressé, la semaine dernière, contre la gonfolante Juliette X..., pour élevage de lapins en ville, on sait qu'un récent arrêté du maire de notre ville, interdit aux habitants l'élevage de tous animaux domestiques dans l'intérieur de la ville, la mignonnette Juliette n'ayant pas observé cet arrêté, s'est bel et bien vu dresser un bon procès-verbal, par contre, la superbe garenne qui fait l'ornement de ses appartements, lui vaudrait certainement une médaille de la Société protectrice des animaux!!!

Claudia Boute-en-Train, l'adorable serveuse que tous nos lecteurs connaissent, avait disparue du Zénith stéphanois, nous commençons par avoir de sérieuses craintes à son égard, on ne parlait rien moins que d'un enlèvement sérieux, etc., lorsque mardi soir, nous l'avons aperçue au Café Neuf, s'irant un Malaga. Nos compliments, chère belle, vous êtes toujours adorable.

Pinchonette, quel noir chagrin hante donc votre esprit? Pour que vous abandonniez ainsi le monde où l'on se tirbouchonne (nouveau mot). L'ingrat serait-il parti sans crier gare? Nous n'osons le croire, auriez-vous fait de ne plus noper? De grâce, répondez-nous quelque chose, ne savez-vous pas que vous êtes une de nos plus séduisantes mondaines, bonne fille et pas fière.

L'imposante Claudia, qui sert actuellement à la Grande-Brasserie, est bien la plus bécarrée de toutes nos serveuses, on nous dit des merveilles de ses appartements de la rue Désirée, une rue bien noire, mignonnette, ne craignez sans doute ni les attaques, ni les enlèvements, êtes trop bien gardée.

Son adorable sœur, la mignonnette Marie, est très courtisée à la Maison-Dorée, cette séduisante petite femme n'a vraiment pas assez de tous ses sourires pour distribuer à ses nombreux clients. Sincères compliments, suave Marie.

Aperçu, dimanche, cours Saint-André, Mathilde Fleur-de-Pose, dans une toilette d'assez mauvais goût, se faisant suivre d'une bonne; ah malheur! ma pauvre sœur!!! Vraiment, si la pose se vendait, vous en réaliseriez une vraie fortune.

Dans un café du cours Saint-André, il y a une serveuse qui est loin de se souvenir de la condition malheureuse dans laquelle elle se trouvait il n'y a pas si longtemps, lorsqu'elle a eu besoin qu'on lui vienne en aide, sans qu'elle serait morte de faim. Elle sert des bocks, maintenant, elle affecte un air de grandeur révoltant, et chasse à grand coup de serviette les malheureux qui implorant l'assistance des consommateurs. Votre conduite est ignoble, en vous nommant à mes lecteurs, je salirais ma plume, c'est un caillou que vous avez à la place du cœur. Prenez donc exemple sur toutes vos compagnes qui ont toujours deux sous à donner à ces pauvres déshérités. Cela ne vous portera pas bonheur.

Le clan demi-mondain stéphanois s'est fort divertit mercredi à l'Eden, Jenny l'Allemande et la minuscule Thérèse voulant singer la femme sérieuse, étaient allées s'installer carrément aux fauteuils d'orchestre, elles étaient le point de mire de toute la galerie qui se tordait de voir leurs manières prétentieuses; un peu moins de pose, s. v. p.

On nous apprend que la blonde Andréa, une Lyonnaise, vient de se faire naturaliser gagasse, tant mieux, pourtant cette mondaine serait adorable en tous points, si elle n'affectait un air de pruderie qui ne lui sied point, surtout avec les petites amies. A propos, chère amie, qu'est devenu le comte de Schevanoff, dont vous aviez fait la connaissance à l'Eden, il y a quelque temps, croyez-vous que vous y étiez tombée dans le panneau? Il en rigolait, comme plusieurs baleines dans ses longs favoris, c'est un charmant garçon, mais farceur en diable.

Aperçu l'autre jour, à l'Eden, grosse Berthe, croyons fortement savoir que cette mondaine a acheté une conduite, si cela est, nous lui en adressons nos sincères félicitations.

Lecteurs, qui connaissez tous la gente Méline, une serveuse accorte et adorable, nous sommes heureux de vous annoncer que la charmante enfant verse la blonde bière au Café Neuf, où elle obtient auprès de ses nombreux clients un succès épatant.

Dans notre prochain numéro, nous consacrerons une critique à l'adresse d'Eugénie, serveuse à la Maison-Dorée.

RAOUL DE SAUVERNY.

ENIGME

Je bats l'espace de mes ailes, N'étant insecte plus qu'oiseau, Au gré du vent, au gré de l'eau, J'ai des ressorts toujours fidèles, N'étant poisson plus que bateau.

Solution du dernier numéro : Métagramme. — Les mots sont : lenteur, menteur, souteur.

Ont trouvé la solution : M^{lle} Nikka est une comique excentrique très bonne, possédant en scène et à la ville un chic tout particulier, ajoutons que cette artiste ne chante qu'en maillots ou robes courtes, aussi son succès est colossal, nous lui en faisons nos éloges; sa charmante camarade, M^{lle} Schmitt, une autre comique, a également beaucoup de succès, grâce à son talent, à son charme, à son adresse, à ses toilettes et à son amabilité, compliment à cette artiste. M^{lle} Myrris, danse très bien, chante juste, a de jolies toilettes et est très aimée. M^{lle} Gréty, genre sérieux, a également droit à nos félicitations. M^{lle} Péroux, lève le rideau!

Accueilli avec une vive satisfaction le sympathique couple Legray, ces artistes nous reviennent avec un répertoire nouveau d'opérettes, très bien interprétées, nous ne pouvons que nous féliciter du retour de M. et M^{me} Legray et les assurer de toute notre sympathie. Le comique bécarré par excellence, M. Flory-Famechon, fait toujours florès, il nous est revenu avec des créations nouvelles qui font le plus grand honneur à son talent, bravo! Flory.

Un tout jeune comique, M. Fleury, est très en vogue auprès du public stéphanois, cet artiste possède un talent qui ne peut que grandir avec l'âge, joue dans l'opérette et s'en tire chaque fois à son avantage; bravo, également, pour M. Delmas, un baryton doué d'une voix sympathique, très aimé du public, très applaudi aussi dans les opérettes.

L'orchestre fait merveille maintenant

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons décomptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 %, meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que : Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Reparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITION DE VENTE			CONDITION DE PAIEMENT		
Pour 2 francs de versement, on livre pour	15 francs	Pour 20 francs de versement, on livre pour	100 francs	L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.	L'achat de 100 francs se paie 1 fr. par semaine
5	25	30	150	50	150
10	50	50	200	75	200
15	75	50	200	75	200

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

AUX ARCHERS

8, Rue Saint-Dominique, 8

LYON

CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ

Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants

ARTICLES DE SOIRÉES, BALS, ETC.

8, Rue Saint-Dominique, 8

LYON



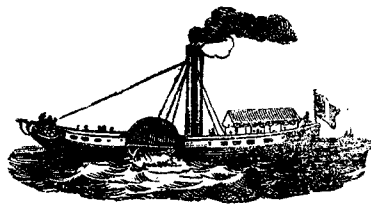
COMPAGNIE RHONE ET MEDITERRANÉE

Transport de Voyageurs et Marchandises

SERVICE D'ÉTÉ

Bateaux à Vapeur

GLADIATEUR



Bateaux à Vapeur

GLADIATEUR

A dater du 30 Juin 1886

SERVICE entre LYON, VALENCE et AVIGNON

Départs tous les Mardis, Jedis et Samedis, à 6 h. du matin

Desservant Givors, Vienne, Condrieu, Chavanay, Bœuf, Serrières, Andance, Saint-Vallier, Tournon, Valence, Lavoulte, Pouzin, Le Teil, Bourg-Saint-Andéol, Saint-Esprit, Revestidou, Montfaucon et Avignon.

LYON-VALENCE tous les Lundis à 9 h. matin

PROMENADE TOUS LES DIMANCHES ENTRE LYON & SERRIÈRES

(Aller et retour dans la même journée)

Départ de LYON à 7 h. du matin, de SERRIÈRES à 1 h. 1/2 du soir.

Renseignements et Port d'embarquement, quai de la Charité, au Ponton

Administration: 29, rue de la République, Lyon.

MARIAGES

Jeune homme 23 ans, amputé d'un bras mais jouissant d'une rente assurée de 6,000 fr., épouserait orpheline ou veuve sans enfants, fortune en rapport.

C. F., bureau du journal.

Orpheline, 24 ans, ayant à sa charge un jeune frère, épouserait célibataire ou veuf sans enfant ayant un bon emploi, peu importe l'âge.

R. M., bureau du journal.

Accoucheuse ayant une maison bien montée et une clientèle distinguée, épouserait de préférence un célibataire possédant une vingtaine de mille francs.

A. J., bureau du journal.

Instituteur, trente ans, professant dans un chef-lieu de canton, épouserait demoiselle ou veuve lui apportant petite dot et espérances.

P. G., bureau du journal.

Célibataire, 40 ans, à la tête d'une maison de commerce prospère, fortune 70,000 fr., épouserait demoiselle 25 à 30 ans avec dot et espérances.

V. B., bureau du journal.

Veuve 32 ans, propriétaire d'un petit hôtel dans une ville de province, épouserait ancien militaire ayant une petite rente.

D. X., bureau du journal.

Jeune homme, 26 ans, distingué, épous. jeune fille, ayant dot, envoyer phot. bureau du journal X. Y.

Nous insérons toutes les demandes et offres de mariages qui nous sont adressées au prix de 50 centimes l'insertion.

Le Journal n'étant qu'un intermédiaire se borne à remettre les lettres aux personnes intéressées.

M^{ME} MERCEDES
 de 1^{er} Ordre
 DE PASSAGE A LYON
 REÇOIT TOUS LES JOURS
 Dimanches et Fêtes exceptés
 Rue Centrale
 8
 Rue Centrale
 8
 de
 8 h. du matin à Midi
 et de
 1 heure à 7 heures du soir
 CORRESPONDANCE

M^{ME} CLAUDIA
 SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE
 Cartes et Lignes de la Main
 Rue Cuvier, 11, au 2^e
 LYON-BROTTEAUX
 Consultations par le Somnambulisme
 sur maladies, pertes, procès et tous
 événements de la vie.
 ANALYSES D'URINES
 Correspondance — Prix modérés

GRAND CAFÉ PERRIN
 2, Place de la Charité, 2
 ANCIENNE BRASSERIE HENRI
 CONSOMMATIONS DE 1^{er} CHOIX
 JAMBONS, SAUCISSONS, VIANDES FROIDES
 Le Café sera prochainement ouvert toute la nuit

Avenir par les Cartes
 NOUVEAU SYSTÈME
 RENSEIGNE
 SUR
 TOUT
M^{ME} DECLOT
 34
 Rue de Chartres
 AU 2^e — LYON
 CORRESPONDANCE
 SOMNAMBULE

BATEAUX A VAPEUR LES PARISIENS

LYON-MAGON-CHALON

Toute l'Année

DÉPARTS de LYON	Lundi	A 7 heures du matin.
	Mercredi	Ponton Saint-Antoine, sur la Saône.
	Vendredi	
DÉPARTS de CHALON	Mardi	A 7 heures du matin.
	Jeudi	
	Samedi	

Les Dimanches et jours fériés, promenade à Collonges. — Départs toutes les 2 heures, à partir de 10 heures du matin.

LYON A AIX-LES-BAINS

Tout l'Été

DÉPARTS de LYON	Mardi	A 5 heures et 1/2 du matin.
	Samedi	Ponton St-Clair, sur le Rhône.
DÉPARTS d' AIX-LES-BAINS	Lundi	A 8 heures 1/2 d'Aix et à 9 h. du port Puer.
	Vendredi	

Service d'Omnibus d'Aix au Port.

PROMENADES JOURNALIÈRES SUR LE LAC DU BOURGET

Départ du port à 1 heure.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE FOURVIÈRE & OUEST-LYONNAIS

Ligne de Lyon-Saint-Just à Vaugneray.

MARCHE DES TRAINS

à dater du 1^{er} Juillet 1886

ALLER — LYON-ST-JUST A VAUGNERAY								RETOUR — VAUGNERAY A LYON-ST-JUST									
	mat.	mat.	mat.	soir.	soir.	soir.	soir.		mat.	mat.	mat.	soir.	soir.	soir.	soir.		
LYON-ST-JUST... dép.	5.50	8.30	11.00	2.00	4.45	6.15	8.15	10.15	VAUGNERAY... dép.	6.45	9.30	12.30	3.30	5.15	7.15	9.15	
Massues-P.-du-Jour (halte)	5.56	8.36	11.06	2.06	4.51	6.21	8.21	10.21	Grézieux-la-Varenne...	6.51	9.36	12.36	3.36	5.21	7.21	9.21	
La Demi-Lune...	6.01	8.41	11.11	2.11	4.56	6.26	8.26	10.27	Craponne...	6.58	9.43	12.43	3.43	5.30	7.28	9.28	
Alai-Francheville...	6.06	8.46	11.16	2.16	5.01	6.31	8.31		La Tourette (halte)...	7.02	9.47	12.47	3.47	5.34	7.32	9.32	
La Tourette (halte)...	6.13	8.53	11.23	2.23	5.08	6.38	8.38		Alai-Francheville...	7.09	9.54	12.54	3.54	5.41	7.39	9.39	
Craponne...	6.17	8.57	11.27	2.27	5.12	6.42	8.42		La Demi-Lune...	5.30	7.14	9.59	12.59	3.59	5.46	7.44	9.44
Grézieux-la-Varenne...	6.24	9.04	11.34	2.34	5.19	6.49	8.49		Massues-P.-du-Jour (halte)	5.36	7.20	10.04	1.04	4.04	5.51	7.49	9.49
VAUGNERAY... arr.	6.39	9.19	11.40	2.40	5.25	6.55	8.55		LYON-ST-JUST... arr.	5.41	7.25	10.10	1.10	4.10	5.57	7.55	9.55

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné, déclare souscrire pour un Abonnement d'une durée de _____ au Journal « LYON S'AMUSE. »

Signature de l'Abonné :

Nom : _____
 Adresse : _____

PRIX DES ABONNEMENTS	Lyon et Départements..... (un an)	10 fr.	(six mois)	6 fr.
	Départements non limitrophes. —	12 fr.	—	7 fr.
	Etranger..... —	18 fr.		

Pour s'abonner il suffit d'envoyer un Mandat-poste au Directeur :
 LYON, 2, Rue d'Amboise, 2, LYON